Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 68 (1929)
Heft: 37

Artikel: A propos de barbe
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-222764

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

avec un sentiment des nuances, que nos psychologues contemporains eussent assurément admirés. Donc, l'homme d'affaires complétant si joliment l'homme public, M. le préfet pouvait passer pour un spécimen parfait...

LA RECONNAISSANCE

DANS une réunion, quelqu'un parlait de la reconnaissance. Louis Dumur, qui se trouvait là, raconta l'anecdote suivante :

J'ai pour voisin de campagne un homme qui, dernièrement, fut pris d'une congestion cérébrale. Sa vieille servante, effrayée, n'eut que le temps de crier au secours, après quoi elle tourna l'œil et tomba évanouie. Passait un brave ouvrier nommé Bernard ; il s'élance par la fenêtre, relève les deux agonisants, rappelle la servante à la vie, saute sur un cheval, court à la ville et ramène un médecin. Le malade fut sauvé ; l'ouvrier retourna à son ouvrage.

Je dis à mon voisin :

— Sans Bernard, vous étiez un homme mort; vous comptez bien le récompenser.

— Oui, certes, me dit-il, j'ai l'intention de lui donner cinquante francs.

Quelques jours après, je le rencontrai :

— Eh bien, avez-vous vu Bernard ?

— Non, pas encore, mais il ne perdra rien pour attendre, j'ai dit que je lui donnerais vingt francs, c'est comme s'il les avait.

Huit jours plus tard :

— Vous avez vu Bernard ?

— Bernard ?... Ah ! oui, Bernard... non, mais je lui engraisse un lapin... Je vous dis que ça. Oh ! je ne suis pas de ceux qui oublient un service.

Quinze jours se passèrent :

— Hé bien, et votre lapin ?

— Mon lapin, je l'ai mangé hier... il était excellent.

L'homme descend du singe. — Un gentil garçonnet rentre de l'école et va droit à son père, honnête cultivateur et bon chrétien.

— Papa, tu sais, nous descendons du singe ! monsieur l'instituteur l'a dit.

Une calotte s'abat sur la tête de l'enfant, qui s'entend dire :

— Que le père de monsieur l'instituteur soit un singe, c'est possible. Le tien ne l'est pas. Compris ?

Le torchon brûle. — Vive discussion entre deux époux :

— Ah ça ! dit la femme en colère, tu ne me feras donc jamais une concession ?

— Vraiment si, répond le mari, en levant les bras au ciel, je t'en ferai une avec plaisir.

— Laquelle ?

— Une concession à perpétuité !

L'AUTEUR GAI

L'AUTEUR gai est un homme généralement entre deux âges, quelquefois trois, mais jamais plus.

Il est éveillé tous les jours, dès la première heure de l'après-midi par un marchand de coke, qui lui apporte sa provision pour la journée.

Il se lève et dit en bâillant, d'un air sinistre : « Soyons drôle ! » Alors il se livre à des exercices hygiéniques variés, qui peuvent le mettre en gaîté et faire éclore en son cerveau des idées drôles.

D'abord il se creuse la tête.

Et cette opération ayant dérangé sa coiffure, il se fait des cheveux.

Inversement, quelques auteurs gais prennent la drôlerie jusqu'à se faire une tête et se creuser les cheveux.

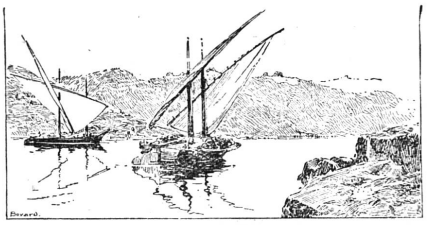
Un des exercices favoris de l'auteur gai consiste encore à se battre les flancs, tout en fumant des pipes. C'est ce qu'il appelle le massage à tabac.

Après ces divers ébats et plusieurs autres, il se promène de large en long. Le long en large est abandonné aux personnes agitées par des sentiments tristes. Et il finit presque toujours par trouver une idée, qui avait été perdue.

Si l'idée est drôle, il fait un article.

Si l'idée n'est pas drôle, il fait un article.

S'il n'a pas d'idée du tout, il fait un article.



DANS LA SUISSE ORIENTALE

Sur le Lac Inférieur

Cette partie du Lac Inférieur sur laquelle nous voguons maintenant ressemble à un large estuaire.

De petites collines boisées s'élèvent sur les deux rives et les villages viennent se nicher dans un pli du terrain tandis que les petites bourgades, étalées au bord de l'eau, offrent aux regards, de coquettes villas et de vieilles demeures groupées autour d'une église.

Le soir descend, soir nuageux ; peu à peu cependant, le soleil est victorieux des brumes et ses rayons s'accrochent soudain à des toits bruns, à une façade de château ou bien à quelque pente verdoyante ; ils fouillent tout ce pays de Bade qui s'étend sur la rive droite du lac et font apparaître des localités dont on ignore le nom et qui s'échelonnent très loin vers le nord, jusque là-bas, tout là-bas, à la ligne bleu-pâle de la Forêt-Noire qui ferme l'horizon.

Un vent frais souffle sur le lac et les petites vagues se crêtent d'écume. Les passagers arpentent le pont en cadence. Ce sont toujours les mêmes touristes, venus pour la plupart d'Allemagne ou d'Autriche. Les hommes portent la culotte courte, le veston vert bouteille et le chapeau — vert également — orné à l'arrière d'un énorme pinceau à barbe. Les femmes, la tête enveloppée d'un voile gris, tiennent en bandoulière la paire de jumelles et le kodak. Munies d'une canne, elles marquent le pas de leurs gros souliers ferrés.

Cependant, à l'avant du bateau, on entend un pépiement d'oiseaux en liberté : une demi-douzaine de pensionnaires, retour de course, se racontent, en leur dialecte, de bien drôles d'histoires, si j'en juge à leurs éclats de rires sonores et puissants.

Le bateau va d'un port à l'autre. Dès qu'il quitte la rive badoise, on le voit cingler vers un port thurgovien. Quand il est superflu d'aborder, le radeleur fait un grand geste de la main et le bateau passe au large. Les employés ne s'en plaignent pas, au contraire ; ils peuvent continuer paisiblement leur partie de cartes.

Subitement, l'île de Reichenau dresse sa masse verte au milieu des eaux bleues du lac.

Reichenau est célèbre par son abbaye de bénédictins, fondée au VIIIe siècle, abbaye qui fut l'un des centres de culture à l'époque carolingienne. A la suite de la querelle des investitures, elle subit de grands dommages et tomba peu à peu sous la dépendance de l'évêché de Constance. Cependant, les moines cherchèrent à recouvrer leur liberté ; cette tentative échoua et, au XVIIIe siècle, le pape supprima la fondation. En 1803, les biens du prieuré passèrent à l'Etat de Bade.

Actuellement, Reichenau est le séjour préféré de nombreuses familles d'Allemands. On loge dans le grand hôtel ou dans les petits cottages échelonnés le long du rivage. Il y a, comme partout, des jardins aux allées râtissées et aux buissons taillés, des « courts » de tennis et une plage fréquentée par la jeunesse des deux sexes.

Le bateau aborde ; il y a foule sur le débarcadère. On s'interpelle et on se salue avec force gestes tandis que le gendarme, en casquette plate et tunique « épinard », inspecte un à un les passagers qui franchissent la passerelle. Plus de la moitié des voyageurs quittent le bateau. Nous ne sommes qu'un petit groupe pour continuer le voyage. Descendus, les promeneurs impatients qui arpentaient le pont au pas cadencé ; descendus, les petites pensionnaires dont le pépiement incessant se mêlait au bruit des vagues.

Après avoir lancé son énergique « vorwärts », le capitaine quitte son poste, jette un regard de commisération sur les modestes voyageurs que nous sommes et s'enferme dans sa cabine. Le bateau traverse le lac et s'approche de la rive suisse.

Une façade grise surgit bientôt des arbres, une façade surmontée d'un haut toit brun : c'est le château d'Arenenberg. Et l'on songe tout à coup à l'épopée napoléonienne.

C'est là, qu'après Waterloo, la reine Hortense, ayant longtemps erré, vint chercher son dernier refuge. Munie de la permission des autorités thurgoviennes, elle se fixa à Arenenberg avec son fils Louis-Napoléon, alors âgé de 23 ans. Ce séjour n'avait rien de folâtre pour un jeune prince assoiffé d'ambition. La princesse Mathilde — fille de Jérôme — vint à son tour rejoindre les exilés. Elle avait 15 ans. Alors s'ébaucha, dans les jardins et les bosquets du château, une idylle de courte durée. Hortense mit tout en œuvre pour unir, par les liens du mariage, son fils à la jolie princesse. Mais Louis-Napoléon était d'humeur vagabonde, et à la minute même où le mariage était près de se conclure, le fiancé disparut. On apprit bientôt que, porteur d'un drapeau tricolore surmonté de l'aigle proscrite, le jeune prince avait pénétré dans Strasbourg où Persigny l'attendait et où, à eux deux, ils comptaient proclamer l'empire. Louis-Philippe pardonna cette escapade, mais Persigny resta en prison. Heureusement que Falloux, orléaniste convaincu, mais ami de Persigny, parvint à rendre pas trop désagréable à ce dernier le séjour sur « la paille humide des cachots ».

Quant à Louis-Napoléon, il s'embarqua pour l'Amérique. On sait qu'il en revint pour créer, après de nombreuses vicissitudes, le second empire. La dernière survivante, l'impératrice Eugénie, fit don, au canton de Thurgovie, du château d'Arenenberg.

On suit du regard la façade de ce château éclairée encore par les derniers rayons du soleil couchant, tandis que la sirène du bateau annonce que l'on va stopper au port d'Ermatingen. Au loin, vers l'est, la ville de Constance dresse ses toits rouges que dominent les clochers de ses églises.

Une longue jetée apparaît soudain. Le bateau s'arrête et nous descendons. Un douanier bienveillant condescend à reconnaître en nous des citoyens de la libre Helvétie et nous laisse passer sans difficulté.

Le soleil a disparu derrière la Forêt-Noire et le Lac Inférieur prend subitement une teinte grise, tandis que ses rives s'enfoncent peu à peu dans la brume.

Jean des Sapins.

A PROPOS DE BARBE

CE ne fut que vers le commencement du VIe siècle que les Français cessèrent de se raser entièrement le visage : ils conservèrent un petit bouquet de barbe à l'extrémité du menton. Bientôt ce bouquet s'étendit le long des joues, et la barbe était déjà très ample, très commune en France au VIIe siècle. Les soins qu'on se donnait pour cultiver la barbe rendirent ce nouvel ornement très respectable. Arracher un poil à quelqu'un, lui tirer ses moustaches, furent autant de crimes qu'on s'empressa de prévenir. La même loi de 630 prononce également une amende contre quiconque osera couper la barbe d'un homme libre, sans son consentement. Cette amende est fixée à la moitié de la peine décernée contre celui qui coupait les cheveux.

Les gens d'église étaient les seuls qui ne cultivaient pas la barbe. Aussi les peintres s'écartent-ils prodigieusement du costume, lorsqu'ils représentent les prélats, les prêtres, les moines des VIIe, VIIIe et VIIIe siècles avec des barbes vénérables. Cette prétendue marque du pouvoir et de la sainteté était absolument étrangère aux ecclésiastiques de ces temps reculés.

Les laïcs, au contraire, poussaient le luxe et la coquetterie jusqu'à parer leurs barbes de perles, de paillettes d'or et d'argent ; du moins, quelques statues d'anciens rois avaient des barbes ainsi décorées.

La mode des barbes très courtes s'introduisit sous le règne des rois fainéants. La jeunesse de la plupart de ces princes put influer sur cette révolution. Par la suite, les Français dégagèrent le bas des joues, et l'on vit renaître le petit bouquet de barbe à l'extrémité du menton.

Charlemagne supprima cette réserve. Il y a même tout lieu de croire que ce monarque n'aimait pas les gens fort barbus. Il n'accorda aux Bénéventins Grimoald pour duc, qu'à condition que ce nouveau souverain obligerait les Lombards à se raser le visage.

Arithmétique. — Quel âge as-tu ?
— Attends que je compte. Je me suis mariée à 16 ans, mon mari en avait 30. Maintenant, il en a le double. J'ai donc 32 ans.

COMPARAISON

Ils remarquèrent alors un homme assis à l'autre extrémité du banc et caché dans l'ombre. Il paraissait dormir et sa tête touchait presque ses genoux.

— Il est ivre, fit Erich avec dégoût. Eh, bonhomme, qu'est-ce qui vous prend de laisser cette enfant crier de la sorte ?

Comme l'homme ne bougeait pas, Erich lui secoua le bras, mais au lieu de se réveiller, il suivit l'impulsion qu'on lui donnait et sa tête aux cheveux bancs apparut dans une raie de lumière venant de la rue. Ce triste visage de vieux pauvre, malpropre, était livide, les yeux décolorés par l'âge étaient fixes et vitreux. Erich recula d'horreur.

— Il est mort, dit-il, venez Valentine.

Valentine serrait contre elle l'enfant qui grelottait de froid et de peur.

— Venez Valentine, répéta Erich, il y a un agent au bout de la rue, je vais l'avertir.

— Viens, ma pauvre petite, dit Valentine en prenant l'enfant par la main. Mais l'enfant se remit à pleurer.

— Grand-père ! appella-t-elle de nouveau.

— Nous viendrons le chercher tout à l'heure, viens avec nous, ma pauvre petite.

— Grand-père ! appela de nouveau l'enfant.

— Viens tout de suite, ordonna Erich d'un ton bref et irrité.

Et l'enfant effrayée se tut et suivit Valentine qui lui prodiguait des mots tendres.

— Vous n'avez pas peur de la vermine ? dit le jeune homme en la voyant passer son bras autour des épaules de la petite, ces gens-là en sont généralement couverts.

Valentine se tut, le cœur serré de voir la dureté de celui qu'elle avait cru bon.

Il se passa une demi-heure avant que la police déclarât aux jeunes gens qu'elle n'avait plus besoin d'eux. Le pauvre vieux mort avait été transporté au poste, un médecin avait déclaré que sa mort était due à la rupture d'un anévrisme, on avait envoyé quelqu'un à son domicile d'où était arrivée une jeune femme ébouriffée qui poussait des exclamations et faisait des gestes tragiques. Elle avait emmené la petite et tout était fini.

— Venez, Valentine, dit Erich, nous arriverons à temps pour le deuxième acte, ma cousine doit croire que je vous ai enlevée.

— Aller au théâtre, dit Valentine la gorge serrée, non, je ne ne pourrais pas, tout me ferait mal, je pleurerais.

— Allons donc, trop sensible petite enfant, vous n'allez pas être triste pour ce vieux qui avait amplement l'âge de déménager !... Venez vite, au contraire, vous avez besoin de donner de l'air à vos pensées.

— Non, dit-elle résolument, avec une inflexion dure dans la voix, je vous laisse aller seul, vous m'excuserez auprès de Mme Hellmann.

— Comme vous voudrez, dit-il, je vous suis.

— Non, non, dit-elle du même ton dur, surtout pas, laissez-moi seule.

Irrité de trouver de la résistance où il n'avait cru trouver qu'amour aveugle et parfaite soumission, il partit après un bref salut, et Valentine, seule au bord du trottoir, eut un instant l'idée de le rappeler... Mais pourquoi? Elle n'en savait rien, et triste à mourir, le regarda s'éloigner, élégant, la démarche élastique. Il s'arrêta pour allumer une cigarette, et elle eut l'intuition qu'il allait tourner la tête pour regarder de son côté. Rapidement, elle s'en alla, regagna l'ombre des grands arbres et pleura sur la scène de misère et de tristesse qu'elle avait vue, et aussi sur son rêve...

Et, tandis qu'elle pleurait, une autre scène revivait dans sa mémoire, une scène qu'elle avait bien oubliée. C'était pendant les dernières vacances, qu'elle avait passées chez ses parents et où Maurice leur aidait à faire la moisson. Elle le revit, assis sur le bord de son char à échelles, et lancé sur la route au grand trot de ses chevaux. Il venait chercher des gerbes menacées par l'orage, et, depuis le champ, elle le regardait venir... Soudain, il immobilisa ses bêtes, descendit et souleva, du bord de la route, un petit enfant qui pleurait, les poings enfoncés dans ses yeux. De son mouchoir, il lui tamponna le visage, puis tâta ses poches et en sortit de petits objets qu'elle sut plus tard être une pièce de vingt centimes et deux rondelles de liens de corde. Finalement, il prit l'enfant sur le char, l'assit sur son genou et l'amena au champ.

— C'est un des mioches à Ficelle, le cantonnier, dit-il en arrivant, son père travaille du côté du moulin, il faut que quelqu'un prenne le temps de le mener jusque-là.

En parlant, il prenait le petit sous les bras pour l'asseoir sur une gerbe. Comme elle revoyait bien cette scène et l'expression de Maurice quand elle lui avait dit: « Quel bon père de famille tu feras, Maurice » et qu'il avait répondu : « J'espère bien ».

Comme il lui avait plu, à ce moment-là, avec son visage hâlé qui respirait tant de bonté et de force tranquille qu'un instant elle s'était dit que la femme qu'il choisirait serait heureuse... Cette impression n'avait été que fugitive, mais elle revenait maintenant.

— Eh bien, mademoiselle, dit Mme Hellmann le lendemain, vous avez pris votre aventure de hier au grand tragique.

— Oui, c'était impossible autrement. M. Hellmann est-il arrivé à temps ?

— C'est-à-dire qu'il a attendu derrière la porte la fin du premier acte, mais c'était très beau. Mlle Schneeberger chantait Elsa et il n'y avait pas une place vide. Vous avez eu tort de ne pas venir, d'autant plus que ce n'est pas de sitôt que vous aurez de nouveau une occasion pareille.

— C'est probablement la dernière, madame, puisqu'il faut que je vous quitte.

— Me quitter ? qu'est-ce qui vous prend ?... Hier, vous n'y pensiez pas.

— Non, pas hier, mais j'ai reçu une lettre et j'ai réfléchi... Il faut que je rentre à la maison. Mais naturellement, je ne vous quitterai pas avant d'être remplacée auprès des enfants.

— C'est tout-à-fait inutile, déclara sèchement Mme Hellmann, pendant les vacances je n'aurai besoin de personne, vous êtes libre aujourd'hui, si vous voulez.

Il arriva donc que, à deux jours de là, Valentine descendait du train à la petite gare qui dessert Sertigny. Il était nuit noire, et il faisait un très vilain temps. Avant de s'engager dans le sentier montant au travers des vignes, elle ouvrit son parapluie que le vent se mit à secouer. « Comme je vais les surprendre », songea-t-elle ravie, puis elle se dit encore avec un battement de cœur: « C'est jeudi, sera-t-il là ? »

Le village était désert et silencieux. Elle ne rencontra que Marc, le vieux journalier, qui la salua sans la reconnaître et se retourna pour voir où elle allait. Elle descendit le raidillon qui conduit à la laiterie, traversa obliquement la petite place et se trouva devant la maison paternelle. La lumière filtrait à travers les contrevents à moitié fermés, mais elle ne peut voir qui était dans la chambre. Alors, elle frappa doucement et se renfonça dans l'ombre.

Le pas vif de sa sœur Madeleine traversa le corridor, et la porte s'ouvrit.

— Je suis une pauvre femme, dit Valentine d'une voix dolente, si vous pouviez me coucher cette nuit, je serais bien contente.

— Je m'en vais demander, dit Madeleine un peu perplexe, et elle entra dans la chambre où toute la famille, plus Maurice, était réunie autour de la table.

— C'est une pauvre femme qui demande à coucher, dit-elle.

— C'est rudement ennuyeux, dit le père en se grattant l'occiput.

— Tu ne voudrais pourtant pas la laisser dehors par ce temps, dit sévèrement sa femme.

— Non, ma foi non, mais faites-voir attention qu'elle n'aît point d'allumettes.

— Prépare le lit du cabinet, dit la mère, et mets-y une cruche, moi je m'en vais lui chauffer une tasse de café.

Elle se leva et resta toute saisie : la pauvre femme cachée dans un grand manteau, se tenait sur le seuil.

— Je trouve que vous me faites bien attendre, dit-elle en avançant d'un pas.

Le père et Albert se retournèrent brusquement au son de cette voix, tandis que Maurice devenait pâle. Puis ce furent des exclamations, des rires, des questions et des embrassades.

— Il y a encore quelqu'un là, dit Albert en se tournant vers Maurice, tu pourrais bien l'embrasser aussi.

— Pourquoi pas ? dit Valentine.

Elle s'approcha de Maurice, et dans le regard qu'ils échangèrent, tous deux comprirent que ce baiser les engageait pour la vie.

J.-L. Duplan.

Théâtre Lumen. — Au programme : **Le Mensonge de Nina Petrowna**, film artistique et dramatique interprété par Brigitte Helm, Warwick Ward et Franz Lederer. A chaque représentation : «La Fête des Fleurs à Zurich » et les actualités mondiales par le Paramount-Journal. Tous les jours, matinée à 15 h., soirée à 20 h. 30; dimanche 15, matinée dès 14 h. 30.

Royal Biograph. — Un nouveau film de Jacques de Baroncelli : **Le Duel**, qui évolue dans les milieux de l'aviation. Interprétation de Mady Christians, Gabriel Gabrio et Jean Murat. Au même programme : **Don Miguel**, film d'aventures du Far-West.. La Fête des Fleurs à Zurich et le Paramount-Journal. Tous les jours, matinée à 15 h., soirée à 20h.30; dimanche 15, matinée dès 14 h. 30.

Pour la rédaction :
J. Bron, édit.
Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

HERNIEUX
Adressez-vous en toute confiance aux spécialistes :
W. Margot & Cie
BANDAGISTES
Riponne et Pré-du-Marché, Lausanne

CAISSE POPULAIRE D'ÉPARGNE et de CRÉDIT
Lausanne, rue Centrale 4
CAISSE D'ÉPARGNE 4 1/2 %
Dépôt en comptes-courants et à terme de 3 % à 5 %
Toutes opérations de banque

Demandez un
Centherbes Crespi
l'apéritif par excellence.